



**ROSA
LUXEMBURG**

**Lettres
à Léon Jogichès
1894-1914**

DENOËL

Lettres à Léon Jogichès

Rosa Luxemburg

Lettres
à Léon Jogichès

1 8 9 4 - 1 9 1 4

Lettres réunies, annotées et préparées par Félix Tych
présentées et choisies pour l'édition française par Victor Fay
traduites du polonais par Claire Brendel
(notes adaptées par Karol Szurek)

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1971, by Éditions Denoël
2001, Nouvelle Édition
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25277-9
B 25277-5

PRÉSENTATION DE L'ÉDITION FRANÇAISE

On peut se demander, après avoir lu la savante introduction de Félix Tych, à quoi peut servir une présentation particulière, destinée aux lecteurs français. Elle nous paraît cependant indispensable. Un trop grand écart existe entre la légende et la réalité de Rosa Luxemburg, pour qu'on ne ressente pas le besoin de dissiper une certaine image d'elle, à tel point déformée qu'elle en devient fausse. Ses œuvres complètes, malgré l'injonction formelle de Lénine, n'ont jamais été publiées. Une partie importante de sa correspondance reste inédite. Dans ce qu'on connaît de ses écrits, on puise selon le besoin de la cause, ou l'intérêt du moment. D'où de brusques changements d'éclairage, qui font découvrir chaque fois quelqu'un d'autre, dont la plasticité et la diversité, quand on confronte les différents aspects de son personnage, surprennent et déroutent. En France notamment, ses écrits étant venus tard à la mode, après ceux de Staline, puis de Lénine, enfin de Trotsky, on les interprète parfois abusivement, chacun dans cette nouvelle extrême-gauche, qui bouillonne d'idées, la tirant à soi, s'en réclamant, lui attribuant sans vergogne ses conceptions propres.

Ces images parcellaires, et par cela même inexactes, empêchent de saisir l'intégralité de sa personne et de son œuvre, de sa vie et de son action. Or, sans cette appréhension globale, elle nous échappe, cesse d'être elle-même, perd une grande partie de sa richesse intérieure et de son apport, combien original, au mouvement socialiste international. Qu'il nous suffise de signaler qu'on a tenté de l'opposer à Lénine comme protagoniste de la spontanéité ; alors que, sans être nullement spontanéiste, elle formule et s'efforce de promouvoir une autre conception du parti ouvrier révolutionnaire, plus proche, par certains côtés, de celle de Marx que de celle de Lénine.

Image fautive parce qu'incomplète. Tant de ses articles, notes,

études, signés ou anonymes, restent ensevelis dans les archives. Une bibliographie de ses œuvres¹, publiée en Pologne, après consultation et avec la collaboration de Félix Tych accuse, à peine achevée, des lacunes multiples. On découvre, à chaque recherche nouvelle, dans les publications des social-démocraties polonaise et allemande, des textes émanant d'elle, ou inspirés par elle, ou encore des comptes rendus, plus ou moins exacts, plus ou moins objectifs, de ses nombreux discours, lorsqu'elle sillonnait d'un bout à l'autre l'Empire wilhelmien et exposait, en polonais et en allemand, avec fougue, pertinence et talent, la politique socialiste, dans son interprétation révolutionnaire, qui coïncidait rarement avec celle de la direction du parti.

Elle participe à tous les débats, en prend l'initiative, amène la direction à se prononcer, à la soutenir, toujours avec réticence, quand elle ne peut pas faire autrement, à la désavouer chaque fois que l'occasion se présente, redoutant le tranchant acéré de sa polémique, son intransigeance, dès qu'il s'agit des principes, son désintéressement absolu, son effacement devant la tâche collective. Elle ne sera jamais de la « famille », on dirait maintenant de « l'établissement ». On s'en sert, on l'utilise et puis on l'écarte, car elle est souvent gênante et l'accès du saint des saints de la social-démocratie allemande lui restera toujours interdit. Car elle est « étrangère » à ce grand parti de masse, bien installé dans son aisance douillette, dans l'opposition à Sa Majesté, non parce que juive et polonaise mais parce que révolutionnaire authentique.

Dans la morne « carpière » qu'était la social-démocratie allemande, c'est une femme pleine de vie, séduisante, malgré sa laideur et son infirmité, magicienne des relations humaines, rayonnante de sentiments et d'idées, montrant à chacun un autre aspect d'elle-même. Dans sa correspondance, très abondante, apparaît cette diversité. Selon celui ou celle à qui elle s'adresse, la lettre est tout autre, par son style comme par son contenu. Bien entendu, le calcul y entre et la tactique y trouve sa place. Mais, en plus et pour ainsi dire par-dessus le marché, d'autres préoccupations, plus profondes, se font jour, où théoricienne et artiste apparaissent derrière le dos de la militante.

Cette correspondance nous intéresse au premier chef. Elle appelle des précisions et des réserves. Des précisions d'abord. Son écriture

1. Jadwiga Kaczanowska : « Bibliographie des premières publications de Rosa Luxemburg », tirage à part de la revue *Du champ de lutte*, n° 3 (19), 1962.

épistolaire évolue avec l'âge, avec l'expérience. A ses débuts, Rosa a besoin d'être protégée et rassurée. Oh, elle n'est ni timorée ni modeste. Elle connaît sa valeur et celle des notoriétés établies ne lui en impose pas. Elle connaît aussi ses lacunes, ses limites. Autant elle est sûre, quand il s'agit du programme, autant il lui faut être conseillée et guidée quand il s'agit de la tactique. Ses lettres à Léon Jogichès¹, dont nous publions le choix, reflètent cette attitude. Une sorte de cordon ombilical l'attache à son compagnon. Elle lui reconnaît sans réticence plus d'expérience organisationnelle, plus d'habileté tactique et suit le plus souvent ses consignes.

L'assurance lui vient peu à peu et le doute sur l'excellence des conseils impératifs qu'elle reçoit. Elle commence à connaître le terrain sur lequel elle opère, ses succès polémiques lui donnent conscience de son rôle. Certes, sur le plan intellectuel, elle a toujours été indépendante, conservant son sens critique à l'égard de cet homme autoritaire qu'elle a si longtemps et si passionnément aimé. La distance aidant, car elle a vécu d'abord à Paris pendant deux ans de 1894 à 1896, puis de 1898 à 1900 à Berlin, alors qu'il restait à Zurich, elle s'émancipe progressivement, se permet d'agir de son propre chef, de faire d'autres choses que celles qu'il lui propose et de les faire autrement. Son besoin de protection s'atténue, puis disparaît. C'est une femme adulte et mûrie dans l'action politique et dans la vie pratique qui reprend avec lui, à Berlin, en 1900, sur un pied d'égalité, la vie en commun.

Après la rupture de son union avec Jogichès, intervenue dans des conditions mal connues, en 1906, c'est elle qui s'érige désormais en protectrice et consolatrice des autres. Ses deux liaisons avec deux hommes sensiblement plus jeunes qu'elle, Constantin (Kostia), fils de Klara Zetkine, et le Dr Hans Diefenbach, ont un tout autre caractère. Elle les aime avec passion, car elle fait tout passionnément, mais elle a besoin de leur tendresse, de leur amour et non pas de leur soutien et de leur protection. Mon « petit Hans » « Hans Le Naïf » (Naïvus) écrit-elle en parlant de Diefenbach. (Lettre à Luisa Kautsky du 18 septembre 1915.)

Elle est de loin la plus forte, elle les domine de toute sa hauteur de petite femme frêle qui surprend et étonne par sa fragilité et qui, grâce à sa volonté de fer, surmonte sa faiblesse et vient au secours des autres.

Ses lettres à Sonia Liebknecht sont, de ce point de vue, révélatrices. En prison, souffrante, isolée du monde, accablée par la mort de son ami Diefenbach, elle trouve assez de force pour consoler Sonia,

1. Prononcer Iogichès.

lui insuffler du courage, l'aider à supporter la séparation d'avec Karl Liebknecht emprisonné. Même dans ses lettres à Luisa Kautsky, à Klara Zetkine, femmes plus âgées qu'elle et bien installées dans la vie, elle exprime, sans s'en rendre compte, ce sentiment de souveraine indépendance, exposant ce qu'elle fait, taisant ses hésitations et ses doutes, portant un jugement lucide sur les gens et les événements, et ne demandant jamais conseil, ni soutien.

Parlons aussi, puisqu'il le faut, des réserves que soulève cette abondante correspondance. Dans ses lettres à des camarades et amis, hommes et femmes, signalons une extrême pudeur dans l'expression des sentiments. Quand elle souffre, elle se replie sur elle-même, serre les dents, muette, farouche, incapable de soulager son chagrin en l'extériorisant. Elle ne pleure que quand elle est toute seule, dans son lit, derrière une porte close, quand personne ne peut venir la consoler. D'où l'impression d'une solidité à toute épreuve qui se dégage de la plupart de ses lettres et qui est démentie, et encore très partiellement, dans ses lettres à Léon Jogichès et bien moins encore dans celles à Kostia et Hans à qui elle veut épargner ses inquiétudes et soucis.

Une autre réserve s'impose : la manière dont elle traite les militants, même très célèbres ou très proches. On a l'impression qu'elle les méprise, qu'elle les considère comme ses inférieurs. C'est en partie vrai, car Léon lui a inculqué un complexe de supériorité. En partie seulement. Elle peut parler avec une moue de mépris de Karski ou de Warski, les critiquer sévèrement, ne pas leur faire confiance quand il s'agit d'une affaire importante. Dès qu'ils sont dans la misère, ou menacés de prison, le ton change. La chaude amitié qu'elle leur porte déchire alors d'un coup l'écran d'ironie et Rosa accourt prête à aider, à se dévouer sans compter. Cette attitude est surtout apparente quand arrive l'heure de la mort. Son vieil ami Kasprzak est pendu pendant la révolution de 1905. Son souvenir la hante, l'empêche de dormir.

Quand meurent Bebel, puis Vaillant, elle en est profondément affectée ; bien que très déçue par eux, elle leur garde jusqu'à la fin sa sympathie et son profond respect. Elle sait séparer l'amitié personnelle de la coopération politique. Jusqu'à une certaine limite. Malgré la rupture avec Karl Kautsky, survenue en 1911, et tout en sachant que sa femme Luisa est solidaire de lui, Rosa reste fidèle à cette amitié. Tenant compte avec infiniment de tact de la situation elle ne critique jamais Karl dans ses lettres. Elle entretient pendant des années des relations amicales bien qu'espacées avec Kritchevsky, devenu menchevik de droite. Elle parle avec sympathie de Lénine tout en combattant à boulets rouges sa volonté de scission, qu'elle

considère comme néfaste pour la social-démocratie de Russie. Elle est bien moins indulgente pour ceux qui ont trahi sa confiance. Elle a la rancune tenace. Sans tenir compte de la responsabilité de Jogichès dans la scission de la social-démocratie du Royaume de Pologne et de Lituanie, elle traque les scissionnistes, ne pardonne pas à Lénine de les avoir soutenus, engage contre Karl Radek une procédure d'exclusion en l'accusant de vol des deniers publics.

Son acharnement décuple quand elle affronte les dirigeants du P.P.S. (parti socialiste polonais) qu'elle accuse, non sans raison, de nationalisme et qu'elle dénonce devant la social-démocratie allemande dont elle connaît pourtant — et abhorre — les tendances germanisatrices. Elle est critiquée elle-même par Lénine, pour son hostilité à l'indépendance de la Pologne et, en général, au droit des peuples à décider de leur sort. Ce n'est pas le lieu de reprendre ce grand débat dont les retombées ont joué un tel rôle dans la vie de la social-démocratie polonaise. Il se déroule à deux niveaux. Avec le parti bolchevik c'est une controverse entre camarades portant sur le rôle des alliés éventuels du prolétariat dans la révolution. Avec le P.P.S. c'est une lutte acharnée contre les tendances nationalistes dans les rangs du mouvement ouvrier, pour le triomphe d'un internationalisme rigide appliqué, dans le cas de la Pologne, d'une manière maladroite et fausse.

Il lui est arrivé de se tromper et de ne pas l'admettre. Lénine a énuméré ces erreurs dans ses fameuses « Notes d'un publiciste »¹, rédigées en 1922... Chose curieuse, il ne parle pas du luxemburgisme. Il ne généralise pas, ne rattache pas les erreurs de Rosa à un système, ne l'accuse pas de spontanéisme. Il tend à réduire leurs désaccords à une dimension tactique. Par tactique, probablement. Il a été bien trop clairvoyant pour ne pas comprendre que ces désaccords découlaient d'un différend beaucoup plus profond, qui opposait leur conception des rapports entre le parti ouvrier révolutionnaire et la classe qu'il voulait et prétendait représenter. Ce différend, dont Lénine admettait l'existence au sein de l'Internationale communiste, est devenu avec la lettre de Staline, parue dans la revue *Révolution Prolétarienne* de 1931, « l'expression d'un courant semi-menchevique », qu'il fallait pourchasser sans trêve et qui n'avait pas sa place au sein du mouvement communiste².

Quel aurait été le sort de Rosa si elle avait survécu ? Pour une fois, la réponse ne semble pas douteuse. Elle serait probablement

1. Lénine : *Œuvres*, édition française, t. 33, p. 211-212. Éditions Sociales, Paris, 1963.

2. Staline : *A propos de certains problèmes de l'histoire du bolchevisme*.

restée au Komintern du vivant de Lénine, tout en critiquant la politique bolchevique aussi bien en U.R.S.S. que sur l'arène mondiale. Elle se serait rangée à coup sûr, et malgré son animosité pour Trotsky, qu'elle ne pouvait pas sentir, du côté de l'opposition, parce que son internationalisme exclusif n'aurait jamais admis ni toléré la théorie du socialisme dans un seul pays, que son ex-disciple et adversaire Radek a raillé avec tant de féroce humour avant de capituler devant Staline. Rosa n'était pas Radek. Elle n'aurait pas capitulé, rien n'aurait pu l'obliger à se taire. Elle aurait su, avec plus de souplesse peut-être que Trotsky, rassembler autour d'elle tous les internationalistes, sans s'engager dans un débat inutile sur les mérites et les limites du léninisme.

Revenons à Rosa vivante après cette brève incursion dans le futur inaccompli. Il nous faut, avant d'aborder ses combats, parler d'elle-même, montrer les multiples facettes de son être. D'où venait-elle d'abord ? Quel était son milieu ? Elle est née le 5 mars 1870, peu de jours avant Lénine, à Zamosc, petite ville de province dans la partie de la Pologne annexée à la Russie. Cette date du 5 mars est certaine, puisque Rosa elle-même l'a confirmée (voir entre autres sa lettre du 1^{er} mars 1902 où elle écrit : « Je suis obligée d'aller le 5 mars à Poznan comme s'ils avaient été obligés de choisir juste le jour de mon anniversaire. ») En revanche l'année 1870 est contestée par Nettl¹ qui se réfère à un document trouvé dans les archives de l'université de Zurich et où elle se rajeunit d'un an. Arrêtée le 4 mars 1906 à Varsovie, elle se rajeunit de trois ans en déclarant qu'elle a trente-trois ans alors qu'elle vient d'en avoir trente-six.

Dans sa première déposition elle déclare : religion : aucune ; origine : fille de commerçant ; nationalité : juive ; citoyenneté : prussienne. On n'a pas retrouvé son acte authentique de naissance. Lors de son mariage blanc avec Gustave Lübeck elle a présenté un document selon lequel elle était née le 25 décembre 1870. Il est possible, comme cela se pratiquait assez souvent en Russie, que sa naissance ait été enregistrée avec plusieurs mois de retard. Il est tout à fait invraisemblable qu'elle fût déclarée trois mois d'avance. Ajoutons qu'aussi bien sa belle-sœur et sa nièce, que ses amies intimes Klara

1. Auteur d'une biographie de Rosa, dont la traduction doit paraître aux Editions Maspéro.

Zetkine, Luisa Kautsky et Henriette Roland-Holst ont soutenu que Rosa, d'après ses propres confidences, était née le 5 mars 1870.

La famille Luxemburg est une famille de juifs émancipés et relativement aisés. Rosa, la plus jeune des cinq enfants, n'a jamais été astreinte à des pratiques religieuses, elle n'a jamais appris le yidish ni l'hébreu. A la maison on parlait le polonais, on admirait les poètes polonais, notamment Mickiewicz, qu'elle lut et cita durant toute sa vie. La culture allemande y était aussi appréciée, la langue étudiée. Rosa détestait Schiller, parce que sa mère avait voulu à tout prix lui inculquer l'amour de ce poète. Elle connaîtra bien l'allemand avant de commencer ses études supérieures à Zurich. D'où la facilité avec laquelle elle entreprendra plus tard, en 1898, son activité socialiste en Allemagne.

Bien entendu, il lui fallait bien connaître le russe, langue officielle de l'empire des tsars, langue d'enseignement dans le deuxième lycée de filles de Varsovie où elle est admise, malgré le double *numerus clausus*, appliqué aux Polonais et aux Juifs. Elle écrira et parlera le russe avec aisance, tout en gardant une pointe d'accent polonais et en commettant quelques polonismes. Il ne faut pas oublier que son compagnon Jogichès lui écrivait en russe, qu'ils ont, semble-t-il, souvent parlé, en discutant, chacun sa langue maternelle (il était originaire de Vilno d'une famille de culture russe). Malgré cette pratique quasi quotidienne, Rosa n'a jamais acquis la même perfection en russe qu'en allemand.

On ignore quand et dans quelle circonstance elle est devenue socialiste. En tout cas, avant de terminer ses études secondaires. Au dos d'une photo offerte à une camarade de classe à l'âge de dix-sept ans, elle écrit : « Mon idéal est le régime social où l'on pourrait, avec une conscience tranquille, aimer tout le monde. En tendant à ce but et en son nom, je saurai peut-être un jour haïr. » Nous sommes en 1887. La première organisation socialiste révolutionnaire de Pologne, le Prolétariat (le 1^{er} ou le Grand comme on l'a nommé plus tard), est démantelée par la répression. Tout en se réclamant du marxisme, il était partisan de la terreur individuelle et, à ce titre, en liaison avec l'organisation terroriste qui, s'inspirant de l'exemple de la Narodnaïa Volia, voulait exécuter le tsar Alexandre III. Le frère aîné de Lénine, Alexandre Oulianov a payé en 1887 de sa vie la participation à cet attentat manqué.

Comme tant d'autres, Rosa a dû s'affilier à un petit groupe de jeunes révolutionnaires encore au lycée ou peu après l'avoir quitté. Elle est entrée en liaison avec le « Prolétariat » reconstitué après le désastre, et qu'on a appelé le 2^e. A-t-elle participé activement à cette organisation ? Les précisions manquent. Nous savons seulement

qu'elle a connu l'un des principaux dirigeants de ce parti, Kasprzak, un ouvrier originaire de Poznanie, et que, menacée d'arrestation, elle a pu, grâce à lui, quitter la Pologne en 1889 et se réfugier en Suisse.

C'est là que, tout en étudiant à la faculté des sciences politiques, elle milite dans les cercles des socialistes polonais et russes. Elle fait la connaissance des animateurs du premier groupe des marxistes russes, « l'Emancipation du Travail » et notamment de Plekhanov, dont elle admire l'immense savoir. Dans une lettre à Kritchevski du 17 juillet 1891, elle écrit, après avoir rendu visite dans la banlieue de Genève à Plekhanov, qu'elle n'ira plus le voir car « il est pour moi trop fort ou, plus exactement, trop savant. Que peut lui donner un entretien avec moi ? Il sait tout mieux que moi... J'aime le regarder de mon coin, simplement comment il parle, bouge ; il me plaît beaucoup. Il est impossible cependant d'aller à Mornex pour l'admirer de son coin. »

C'est là qu'elle rencontre Léon Jogichès, arrivé à Zurich en 1890. Né en 1867 à Vilno dans une famille de bourgeois juifs prospères, il s'engage très jeune dans l'action révolutionnaire clandestine, établit des contacts avec des terroristes russes, est arrêté en 1888, puis en 1889. Soumis, après quelques mois de prison, à la surveillance de la police, il est appelé à faire son service militaire dans les bataillons disciplinaires au Turkestan. Au lieu de se présenter au centre de recrutement, il s'enfuit à l'étranger et gagne Zurich.

Jogichès est plus âgé que Rosa, plus expérimenté, plus sûr de lui. Il dispose de moyens financiers considérables ayant hérité de son père. Il propose à Plekhanov de publier ensemble une revue, des ouvrages et des brochures socialistes, afin de les diffuser clandestinement en Russie. Il demande à diriger ces publications à égalité avec Plekhanov. Il est éconduit avec colère et mépris par le Nestor des marxistes russes qui, dans une lettre à Engels (du 16 mai 1894), le traite de « petit Netchaïev ».

On ignore quand commence exactement leur liaison. Probablement au cours de l'année 1891. Ils n'habitent pas ensemble, cachent leurs rapports même devant les amis très proches. Dès 1892 on ressent l'influence de Léon sur Rosa. Ayant rompu avec Plekhanov, Jogichès s'intéresse davantage au mouvement socialiste polonais. Il évite de se manifester en personne, agit surtout par l'intermédiaire de Rosa, car il a la manie de la conspiration et du travail en coulisses.

Ils jouent un rôle déterminant dans la scission du P.P.S. (parti socialiste polonais) survenue en 1893 entre sociaux-patriotes, majoritaires, et la poignée d'internationalistes qui fondent la S.D.K.P., la

social-démocratie du royaume de Pologne, devenue en 1900, après la fusion avec la social-démocratie de Lituanie, la S.D.K.P.i.L. (la social-démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie). C'est alors que commence leur correspondance, du moins c'est à partir de cette date (1893) qu'elle nous est parvenue. Quelques lettres sont envoyées de Clarens en Suisse romande. L'une d'entre elles écrite en russe parle déjà — en avril 1893 ! — de la social-démocratie. Ses dirigeants décident en 1893 de publier à Paris un journal intitulé *La Cause ouvrière*. C'est pour en assurer la rédaction que Rosa se fixe à Paris en mars 1894 pour y rester jusqu'à la fin juillet 1896, jusqu'au moment où le journal cesse de paraître.

Cette première et longue séparation, qui durera plus de deux ans, est très mal supportée par Rosa et, semble-t-il, aussi par Léon. Dans ses lettres, consacrées en grande partie à la rédaction du journal, éclate de temps en temps le cri d'amour, le besoin de le retrouver. Elle rêve de le revoir, pense tout le temps à lui, est prête à le rejoindre n'importe où. La vie de Paris trop « brouillante » où elle est tout le temps souffrante la fatigue et, par comparaison, Zurich calme, propre, odorant, lui paraît un vrai paradis (lettre du 1.IV.1894). En même temps se font jour les premières dissonances. Jogichès est exigeant, tatillon, veut tout contrôler, corriger. Il ne se rend pas compte de la somme de travail que fournit Rosa, de ses multiples difficultés. Elle se défend comme elle peut, se fâche parfois, essaye de le calmer. « Tais-toi. Ne sois pas enragé. J'ai arrangé tout ce qu'il fallait », lui écrit-elle (lettre du 30.III.1895). Sa santé périclite, elle est épuisée, ne peut plus écrire : « Je souffre, je me force, je me tire par les cheveux, rien ne bouge » (lettre du 2.IV.1895).

Rosa établit, au cours de l'année 1896, des contacts avec Lafargue et Vaillant à Paris, publie deux articles sur la question polonaise dans *Neue Zeit* et un dans *Vorwärts*. Tout cela a pour but la préparation du congrès de Londres de l'Internationale socialiste, tenu en 1896, où sont présentés deux projets de résolution sur la question polonaise, l'un par le P.P.S., l'autre par la S.D.K.P. Finalement, aucun de ces textes n'est adopté, le congrès se bornant à proclamer le droit de chaque nation à l'autodétermination (lettres des 15 et 17.VII.1896). Rappelons à ce propos qu'au congrès précédent de l'Internationale, tenu à Zurich en 1893, le dernier auquel a participé Engels, le mandat de Rosa n'a pas été validé, malgré son émouvante intervention.

Pendant cette période de 1893 à 1896 Rosa mène une lutte acharnée contre le P.P.S. qui préconise l'indépendance nationale de la Pologne. C'est sur ce problème crucial que se scinde le P.P.S. et que se forme la S.D.K.P. Contrairement à l'attitude de Marx et

d'Engels, Rosa se prononce contre la restauration de la Pologne. Elle considérait que les forces révolutionnaires étaient suffisantes en Russie pour abolir de l'intérieur l'autocratie et que, dans ces conditions, un Etat polonais indépendant, ayant pour but de protéger l'Europe occidentale et surtout l'Allemagne contre les interventions réactionnaires du tsarisme, n'avait plus de raison d'être.

Pour elle, les classes dominantes polonaises, aussi bien les propriétaires fonciers que les bourgeois, étaient liées avec les classes dominantes des empires dont elles faisaient partie. En plus, l'agriculture polonaise en Allemagne et surtout la jeune industrie de la Pologne russe étaient intégrées dans les marchés intérieurs des deux empires. La paysannerie, qui avait été libérée du servage par les puissances occupantes, ne conservait, selon elle, nul sentiment national. Quant au prolétariat polonais, son rôle était de participer aux luttes du prolétariat des trois empires. En Russie notamment, il devait lier son sort à celui du prolétariat russe, prendre une part active à la lutte contre l'autocratie, pour une république démocratique, au sein de laquelle seraient librement associés tous les peuples opprimés par les tsars. Seule, la mince couche de l'intelligentsia polonaise, écartée du pouvoir, aspirait encore, de l'avis de Rosa, à l'indépendance.

Elle précisera plus tard (en 1894-1895) la position de son parti, en opposant au slogan de l'indépendance, entraînant le prolétariat polonais à se désintéresser de la révolution en Russie, celui de l'autonomie soudant étroitement les intérêts des prolétariats russe et polonais. Elle s'opposera pour les mêmes raisons à la création d'une organisation indépendante du P.P.S. en Allemagne, puisque la lutte des ouvriers polonais et allemands devait se dérouler sous la même direction. En un mot, elle récusera l'existence d'un parti socialiste polonais chevauchant sur les frontières étatiques existantes.

Ce n'est pas seulement dans la question polonaise que Rosa prend le contre-pied de l'attitude de Marx. Ce dernier était favorable au maintien de la Turquie, qui devait, croyait-il, faire contrepoids à la Russie. C'est pourquoi il était hostile à la lutte du peuple grec pour son émancipation. Rosa se prononce par contre pour la libération nationale des Grecs, des Arméniens, des Serbes et des Bulgares, parce qu'elle considère la Turquie, en raison de sa faiblesse — c'est « l'homme malade » de l'Europe — comme un dangereux foyer de guerre, incapable d'entraver les visées expansionnistes russes. Pour les mêmes motifs, Rosa se prononce paradoxalement, contre l'indépendance de la Pologne et pour celle de la Grèce.

Afin de ne plus revenir sur ce sujet, qui fera l'un des thèmes majeurs du programme de la social-démocratie polonaise, signalons que Lénine n'a jamais partagé cette attitude de Rosa. Il approuvait,

certes, la volonté de lutte commune des prolétariats russe et polonais, l'ardent internationalisme de la S.D.K.P.i.L., appréciait sa lutte intransigeante contre le social-patriotisme du P.P.S. Il considérait que le mot d'ordre du droit des peuples à disposer de leur sort, que Rosa rejetait dans sa signification générale (parce qu'irréalisable selon elle en régime capitaliste et inutile en régime socialiste), était indispensable en vue d'obtenir pour le prolétariat révolutionnaire le soutien des peuples opprimés. C'est pourquoi les socialistes des peuples oppresseurs devaient mettre l'accent sur le droit à l'autodétermination des peuples opprimés par leur pays, alors que les socialistes des peuples opprimés, tout en réclamant leur droit à l'autodétermination, devaient mettre l'accent sur la lutte commune et la libre association ultérieure avec tous les peuples libérés du joug tsariste.

De retour à Zurich, Rosa passe brillamment son doctorat en 1897. C'est alors que se pose à elle le problème de son activité future. Elle ne peut pas rentrer en Pologne où elle risque d'être arrêtée et où l'organisation de la S.D.K.P. est quasi inexistante après sa destruction par la police en 1896. Elle ne se résigne pas, comme tant d'autres émigrés socialistes de l'Empire des tsars, à végéter dans leur milieu. Il lui faut un terrain d'action plus vaste. Elle choisit l'Allemagne où le parti social-démocrate, après l'abolition de la loi contre les socialistes (1890), est devenu un parti de masse et publie de nombreux journaux et revues.

Pour pouvoir agir ouvertement en Allemagne, Rosa contracte un mariage « blanc » au début de 1898 avec Gustave Lübeck, fils d'un émigré socialiste allemand exilé à Zurich. Elle s'installe à Berlin en mai 1898. C'est alors que s'ouvre la deuxième série des lettres adressées à Léon, qui reste à Zurich pour faire son doctorat et acquérir la citoyenneté suisse. Cette correspondance se prolonge jusqu'en août 1900. Rosa offre à la direction du S.P.D. de militer parmi les ouvriers polonais de Poznanie, de Poméranie et surtout de Haute-Silésie pour y combattre au nom de l'internationalisme l'influence du P.P.S. Son offre est accueillie avec joie par la direction de la social-démocratie allemande qui, tout en la subventionnant, redoute l'activité séparatiste du P.P.S. Il est vrai que les intentions des dirigeants du S.P.D. étaient moins pures que celles de Rosa, puisque l'un d'entre eux lui avait avoué carrément que, sans parler de l'indépendance à laquelle ils étaient opposés, la meilleure solution du problème serait de germaniser la minorité polonaise en Allemagne.

Elle mène, dans ces provinces éloignées de l'Empire, où domine

l'Eglise catholique et où les Juifs sont rares et mal vus, plusieurs campagnes électorales, fait des tournées de meetings qui ont un énorme succès. A côté du morne rabâchage du programme du parti dans un polonais informe, qui sent la traduction de l'allemand, son talent d'orateur, sa langue éclatante, son polonais savoureux, soulèvent l'enthousiasme. Et puis, elle est heureuse d'y aller, parce que, tout en y vivant et militant, elle n'aime ni l'Allemagne ni les Allemands, elle a la nostalgie de la Pologne.

« Les champs de seigle, les prés, les forêts, l'immense plaine et la langue polonaise, les paysans polonais tout autour ! Tu ne peux pas t'imaginer comme tout cela me rend heureuse. Je me sens ressuscitée, comme si j'avais de nouveau trouvé le sol sous mes pieds. Je ne me lasse pas d'entendre la langue, d'hummer l'air d'ici... Nous habiterons dans un village silésien et je suis certaine que tu revivras ici et tu auras la joie de voir... ces énormes champs de seigle (les épis sont déjà plus hauts que moi) et nos forêts de sapins » (lettre du 9.VI.1898). A la fin d'une autre tournée elle écrit : « Les gens m'ont avoué que j'ai un tout autre aspect qu'ils ne s'imaginaient. Je devais être « grande et grosse. » Pauvres ! Comme la parole polonaise agit sur eux, surtout dite avec sentiment. Ils m'ont déclaré : « Nous t'aimons tant ! » (Ici, ils tutoient.) Ils veulent que je revienne bientôt » (lettre du 39.XII.1899).

Elle ne se limite pas à l'agitation parmi les ouvriers polonais. Elle s'engage dans la propagande en langue allemande avec autant de succès. « Je suis sûre maintenant que dans six mois je serai parmi les meilleurs orateurs du parti. La voix, l'aisance, la langue, tout me réussit et, l'essentiel, c'est que je monte tranquillement à la tribune, comme si je le faisais depuis vingt ans. Je n'ai pas la moindre appréhension » (lettre du 24.VI.1898).

Cependant, le succès ne lui monte pas à la tête, elle garde tout son sens critique, elle connaît ses limites : « La situation est telle qu'un homme énergique et bien portant aurait pu faire beaucoup à ma place. » (Lettre du 3.III.1899.) « Pauvre parti, écrit-elle le lendemain, où une gâcheuse et ignorante comme moi peut jouer un rôle. Je le dis tout à fait sérieusement. » (Lettre du 4.III.1899.)

Elle se lance à corps perdu dans la polémique contre Bernstein, que Kautsky, ce « pape de l'orthodoxie marxiste » engage contraint et forcé sous son impulsion. Avant même de terminer sa brochure contre Bernstein, elle écrit : « Je crois que je ferai quelque chose de très bien, en tout cas mieux que ce singe de Kautsky. » (Lettre du 20.III.1899). Ses articles, édités en brochure, ont un immense retentissement. On la demande un peu partout. Toute la gauche du parti se range de son côté. La direction la soutient, plutôt par

conservatisme que par fidélité au marxisme. Proclamer que le but (socialiste) n'est rien et que le mouvement (c'est-à-dire l'action pour les réformes) n'est tout, c'était nier la raison d'être du parti. Tous les réformistes avoués, tous les partisans de l'action à la petite semaine et de l'opposition légale, se regroupent autour de Bernstein. Mais les ouvriers, les militants du parti, se dressent contre cette première « révision » déclarée du marxisme. Ils restent attachés à la lutte des classes, ils en ressentent, par leur expérience quotidienne, l'absolue nécessité. « Je suis assurée — écrit-elle — que je n'ai fait aucune gaffe théorique ou tactique. Ah, si j'étais aussi tranquille que l'ensemble est bien. J'étais moi-même étonnée de mes propres découvertes. Chaque phrase est polie, l'ensemble léché dix fois jusqu'à la rondeur. C'était une drôle de noisette. » (Lettre du 5.IV.1899.)

Sa victoire sur Bernstein lui donne des ailes : « Quelque chose bouge en moi, qui veut sortir à la surface, quelque chose à penser et à écrire. Je sens que je n'ai pas usé la 10^e, la 100^e partie de mes forces. Je ne suis pas contente de ce que j'écris ; je ressens le besoin de dire quelque chose de grand, que mûrit en moi une forme originale. Je veux agir sur les gens comme un tonnerre. Non par la déclamation, mais par la largeur de vues, la sincérité de conviction, la puissance d'expression. Mais je ne sais pas comment, quoi, où ? » (Lettre du 19.IV.1899.)

Sa vie personnelle à Berlin n'a rien de réjouissant. Elle se plaint tout le temps de leur séparation : « C'est avec une apathie mortelle que je fais tous les efforts, même intellectuels, j'agis comme un automate, comme si c'était quelqu'un d'autre. Tu demandes ce qui me manque. Justement, la vie ! Je me sens comme si quelque chose était mort en moi. Je ne sens ni peur, ni douleur, ni solitude, tout comme un cadavre. » (Lettre du 24.VI.1898.) « Que la pluie tombe, que le soleil brûle, cela m'est totalement indifférent. Je n'attache nulle attention aux gens que je rencontre dans la rue, ni aux devantures. Je me couche aussi indifférente que je me lève. Tout cela a une seule cause : tu n'es pas ici. » (Lettre du 27.VI.1898.)

Malgré ses succès, elle a besoin d'être rassurée. « En général, tes indications confirment ce que j'ai déjà fait, ce qui me réjouit et me tranquillise. » (Lettre du 24.V.1898.) « C'est une honte de me parer de tes plumes devant le monde », écrit-elle (Lettre du 22.VIII.1898), parce qu'elle utilise des idées de Léon dans ses écrits contre Bernstein. « Je me guide seulement par mon instinct. » (Lettre du 11.IV.1899.) « Tu es mon soutien. Tes lettres quotidiennes me maintiennent en vie et au travail. Autrement, je serais morte, car je me sens comme un chien malade. » (Lettre du 19.IV.1899.)

Les critiques et les reproches de Léon, la rendent malheureuse. Elle le supplie d'être plus calme, plus pondéré, plus compréhensif. Dès qu'il l'approuve, sa joie éclate : « Mon adoré, mon chéri, comme ta lettre m'a réjouie. Alors tu es vraiment content de moi !... Ne sens-tu pas que je fais tout en pensant à toi. Je sais apprécier qu'à chaque signal de combat, tu te mettes à côté de moi et me pousse au travail, en oubliant toutes tes engueulades et toutes mes défaillances. » (Lettre du 6.III.1899.)

Plus loin, dans la même lettre, Rosa aborde les problèmes plus intimes : « Ce qui m'a fait le plus plaisir, c'est le passage où tu écris que nous sommes encore jeunes et que nous saurons arranger notre vie personnelle. Comme je désire que tu tiennes cette promesse ! Notre petit logement, nos meubles, notre bibliothèque, un travail calme et régulier, des promenades, de temps en temps une sortie à l'Opéra, un petit cercle d'amis qu'on invite parfois à dîner, chaque été un mois à la campagne sans aucun travail... Et peut-être aussi un tout petit bébé ? Est-ce qu'on ne pourra jamais ? Ah ! chéri, est-ce que je n'aurai jamais un bébé ? »

Renonçant plus tard à en avoir un, elle propose à Léon d'adopter le deuxième enfant attendu chez les Warski que cet avènement plonge dans un désespoir noir parce qu'ils sont dans la misère. « Je pense à cela très sérieusement, écrit-elle. C'est si vide et si absurde une maison sans gosses et je me sens si seule. Je revivrais auprès d'un enfant. En attendant, je voudrais me procurer au moins un chien ou un chat. » (Lettre du 3.I.1902.)

Elle met tout son espoir dans la reprise de la vie en commun. « Bientôt ma situation (morale) sera telle que nous pourrons vivre ouvertement ensemble comme mari et femme. » (Lettre du 24.IX.1899.) « J'ai écrit à mon père que peut-être nous nous marierons au printemps... Il faudra faire quelque chose dans ce genre. Je ne peux pas le refuser à mon père, c'est la dernière joie qu'il attend de la vie. » (Lettre du 24.X.1899.) Ils ne peuvent que faire semblant, puisque Rosa est mariée et, malgré tous les efforts, n'arrive pas à obtenir le divorce.

Dans ses élans vers l'homme aimé se glisse peu à peu, une note d'amertume. Elle cherche à s'émanciper : « Je veux te rencontrer sans aucun travail. Je veux écrire toute seule et passer le temps libre avec toi. » (Lettre du 26.XII.1898.) « Dès que je sentirai ta présence près de moi dans la chambre, toute l'initiative me sortira aussitôt de la tête et j'attendrai ce que tu diras. » (Lettre du 2.III.1899.)

Les remontrances perpétuelles de Léon l'exaspèrent, d'autant plus qu'elle obtient des succès toujours plus grands. A tel point que

ROSA LUXEMBURG

•• Lettres à Léon Jogichès 1894-1914

TRADUIT DU POLONAIS PAR CLAIRE BRENDÉL

Rosa Luxemburg est une figure majeure de l'histoire révolutionnaire européenne. Née le 5 mars 1870 en Pologne, elle s'engage très tôt dans le militantisme ouvrier. Membre actif du Bureau socialiste international, dirigeante du Parti socialiste polonais et lituanien et cofondatrice avec Léon Jogichès du mouvement spartakiste, elle est assassinée, avec Karl Liebknecht, le 15 janvier 1919 lors de l'insurrection communiste allemande. Dès l'adolescence, elle a trouvé en Jogichès un compagnon de cœur et un camarade de combat, un mentor et un confident.

Leur correspondance, qui s'étend sur plus de vingt ans, de 1894 à 1914, évoque leur psychologie intime et leur combat politique. Elle révèle l'influence profonde que Jogichès exerça sur Rosa Luxemburg, mais aussi leurs divergences croissantes. Lettre après lettre se dessine l'évolution de Rosa, la sincérité de son engagement militant, depuis ses premières actions publiques en 1893 jusqu'à son emprisonnement à la veille de la Première Guerre mondiale.

L'intégralité de cette correspondance est ici réunie dans un même volume. Document de premier plan pour l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire en Europe et des débuts de l'Internationale, c'est aussi une lecture émouvante, d'une grande richesse humaine.

Photo de couverture :
© Collection Violet.

DENOËL

B 25277.5  10.01
ISBN 2.207.25277.9
30 € - 196,79 FF TTC

